

BRIGITTE PILOTE



Stanké

Enfin libre 1968

L'air cru d'avril le saisit lorsqu'il sortit en chemise sur le balcon du motel. Il leva les yeux vers le ciel, où l'orage qui tourmentait Memphis depuis plusieurs jours continuait de menacer. Il songea un instant à retourner dans la chambre prendre sa veste avant d'aller manger chez le révérend Kyles.

Il s'accouda à la rambarde et, s'inclinant vers le parking en contrebas, demanda au musicien Ben Branch s'il pouvait jouer *Precious Lord, Take my Hand* plus tard à la réunion du soir.

Puis la balle l'atteignit de plein fouet au visage, à 18 h 01, le projetant sur le dos les bras en croix. Il n'avait eu aucune chance de se protéger.

Avant de s'éteindre, tandis qu'on s'affolait autour de sa tête auréolée de sang, il vit les visages chéris de Coretta et de leurs quatre enfants.

« Enfin libres ! Enfin libres ! Grâce soit rendue au Dieu tout-puissant, nous sommes enfin libres », proclamerait son épitaphe.

Gloire
1978

Comme la vie est belle ici! se disait chaque jour Louisiane, dans cet appartement de South Main où elle regardait tranquillement la télévision, à l'affût du bruit que feraient les pas de Lonzie lorsqu'il remonterait du studio de photographie.

Nulle trace ne subsistait de la colère qui avait commencé de couver en elle quand il avait fallu encore plier bagage, en abandonnant cette fois son chat à une fin cruelle. Pendant les interminables heures du trajet vers Memphis, elle avait ruminé, le front appuyé contre la vitre pour ne pas voir le profil de sa mère au volant, ni ses grosses mains au bout des manchons de bracelets tintant à chaque cahot de la route.

Comment faire confiance à une femme qui n'aime pas les animaux, se disait Louisiane, et pas davantage les hommes, à qui elle distribue ses fausses promesses de lendemains qui chantent?

À Memphis, cette sourde colère contre sa mère s'était installée pour de bon lorsqu'elle avait compris que ce Motel Lorraine triste comme un tombeau deviendrait leur domicile, leur seul horizon. Le portrait lui était apparu incroyablement clair, comme révélé par la lumière crue du Sud, par ce soleil encore plus cuisant, semblait-il, dans ce quartier pauvre où se trouvait le motel: sa mère était une femme dénuée d'ambition, obèse et malade, refusant de surcroît de se faire soigner. Dès lors, l'adolescente n'avait eu qu'un désir: partir. Fuir cette piètre existence que Sonia ne semblait éprouver aucun remords à offrir à ses deux filles,

sauf en de rares moments de lucidité qui la plongeaient dans un état d'abattement qu'elle s'acharnait à surmonter, comme tous ses problèmes, en chantant *Blue Suede Shoes* à tue-tête.

Bien avant Memphis, lorsque Louisiane et Georgia étaient petites, Sonia avait si souvent chanté cet air de son idole (ce qui n'avait pas son pareil pour chasser la guigne, affirmait-elle), tandis que les fillettes tenaient grand ouvert le sac à main qu'elle fouillait pour trouver ce qui restait de l'argent des derniers clients, leurs doigts menus s'agrippant aux ganses comme au rebord d'un chapeau d'où un lapin sortirait bientôt. Sonia trouvait quelques pièces, puis passait un coup de fil, un sourire triomphant collé au visage - un sourire niais, le qualifiait maintenant Louisiane. Une demi-heure plus tard, une pile de boîtes odorantes étaient livrées à leur porte avec trois Coca-Cola. Louisiane avait mis du temps à comprendre que cette magie était celle des miséreux, et que si Sonia faisait apparaître de quoi manger, jamais elle ne parvenait à acheter autre chose que les nourritures grasses qui calmaient leurs estomacs creux : une entrée au cinéma ou au musée, quelques livres, un chien pour Georgia, qui les adorait.

Encore récemment, avec quelle véhémence leur mère avait refusé que Georgia intègre la chorale de Brown Chapel Church, appréhendant l'achat d'une coûteuse robe de soliste, ou même d'une simple chasuble de choriste ! Et voyant à quel point sa jeune sœur si sage tempêtait pour obtenir cette permission, observant sa figure poupine se tordre de rage et anticipant son long cri rauque qui marquait toujours la fin de ces disputes, Louisiane s'était réjouie que se décillent enfin ses yeux d'enfant. Car en unissant leurs forces, elles finiraient

bien par avoir raison de leur mère. Sans relâche, Georgia était revenue à la charge. Sonia avait fini par acquiescer, ayant obtenu l'assurance que Jacqueline assumerait tous les frais.

L'argent gagné par leur mère servait uniquement à manger, ainsi qu'à payer leur chambre dans les motels où elles avaient vécu au fil des ans - avec beaucoup de retard, ce qui valut plusieurs fois à la petite famille d'être expulsée.

Le soir, alourdie par le sucre et les fritures, Sonia s'allongeait et brassait lentement son jeu de cartes, semblant oublier pour quelques heures qu'une journée aussi vaine succéderait à celle qui s'achevait pesamment.

Comment peut-on avoir aussi faim quand il fait chaud à en crever? se questionnait Louisiane, songeant aux rondelles d'oignon que sa mère engloutissait à la vitesse de l'éclair, au *peach cobbler* dont Georgia ne semblait jamais se rassasier.

Peu après leur arrivée à Memphis, Louisiane avait décidé de ne plus manger. L'idée s'était imposée à elle comme une évidence, sans savoir que son corps de brindille aurait une valeur marchande, avant même de découvrir que ses nouvelles mensurations seraient au goût du jour et feraient oublier ses yeux trop petits qui l'empêchaient d'être jolie, croyait-elle. Avec un peu de volonté, en quelques mois à peine, elle perdit ses rondeurs d'enfant gavée de frites et de pizzas. Et en moins de temps encore, jubila-t-elle, la privation de nourriture triompha là où les cris et les bouderies avaient échoué : plus sûrement que les dures paroles, l'anorexie porta à sa mère le coup de grâce dont ni *Blue Suede Shoes* ni *Love Me Tender* ne parviendraient à la relever.

Les repas prirent une fâcheuse tournure. Sonia reprochait à Louisiane de ressembler de plus en

plus à cette affreuse Kathleen O'Sullivan, maigre à faire peur aux oiseaux, qu'elle avait connue dans sa jeunesse. Elle criait, montrait la porte à Louisiane, puisqu'elle semblait si bien savoir comment mener sa vie. L'instant d'après, elle se mettait à pleurer et suppliait sa fille d'avalier une bouchée, rien qu'une bouchée. Mais il était trop tard : torturée par la faim, mais libre de toute attache, l'adolescente ne lui obéissait plus.

Puis Louisiane avait croisé Lonzie Smith au Four Way Grill.

Il était photographe. On l'avait chargé de repérer les plus jolies filles de Memphis pour la parade du prochain Carnaval du coton. Tandis que Louisiane attendait au comptoir, il lui avait soufflé à l'oreille qu'elle était diablement belle, avec ce port de reine et ces jambes fines donnant fière allure à son vieux blue-jean et à sa chemisette ordinaire. C'étaient là les qualités d'un vrai mannequin. Une fille comme elle séduirait le comité du carnaval, il en aurait mis sa main au feu.

Ce jour gris d'avril, tout ce que Louisiane mourait d'envie d'entendre fut prononcé par cet homme. *C'est ce que voit quelqu'un qui me regarde avec des yeux neufs*, avait-elle pensé, ravie de tenir la preuve que sa mère se trompait sur toute la ligne à son sujet. S'imaginant dans les atours d'une princesse du Carnaval du coton, elle avait ressenti une joie féroce à l'idée de cette revanche sur Sonia.

Elle s'était rendue au studio de photographie dont il lui avait donné l'adresse.

Une fois installée dans l'appartement au-dessus du studio, Louisiane ne tarda pas à s'apercevoir que Lonzie détestait ce carnaval qui le contraignait à gaspiller son talent. Il ne passerait pas sa vie à faire des portraits de poulettes sur

commande, ronchonnait-il le soir en déboutonnant sa chemise de travail.

L'adolescente eut à cœur de préserver la bonne humeur du photographe, car la gloire pouvait attendre, se disait-elle, et tout en continuant secrètement d'espérer devenir l'une des sept princesses du carnaval, elle se mit à dénigrer l'événement avec lui. Cela débuta comme un jeu entre eux, modéré par Aaron Eagle, qui ne pouvait tolérer qu'on morde la main qui nous nourrit. Mais dès qu'ils se retrouvaient seuls, cette saloperie de Carnaval du coton, ainsi qu'ils prenaient tous deux plaisir à l'appeler, devenait la cible sur laquelle il faisait bon déverser toute l'amertume qu'ils avaient accumulée - lui dans sa fruste vie d'homme aux desseins contrariés, elle dans sa courte existence d'enfant négligée.

La gloire et les beaux vêtements peuvent attendre un peu, se répétait Louisiane. Comme l'achat des meubles neufs qui garniraient la maison qu'elle habiterait un jour avec Lonzie, dont elle s'appliquait à dresser la longue liste en indiquant pour chacun le juste prix, établi avec l'aplomb d'une ménagère avisée. Ce nouveau savoir, elle le devait à l'émission *The Price is Right*, qu'elle remerciait en secret d'œuvrer à enrayer gratuitement l'ignorance crasse de ceux qui, comme elle, n'avaient pas eu la chance de fréquenter les magasins à rayons.

Elle posséderait toutes ces merveilles aussitôt qu'elle toucherait ses premiers cachets de mannequin.

Chambre 306

1977

[Jacqueline]

La dame l'a louée, comme si de rien n'était. C'était notre seule chambre libre. Chaque année c'est pareil: le motel ne désemplit pas pendant le Carnaval du coton. Au début, j'ai cru qu'elle venait de Baton Rouge, à cause de son accent, mais c'est du Canada qu'elle nous arrive avec ses deux filles.

L'aînée m'a demandé c'était quoi un carnaval et je lui ai parlé de la parade, avec le roi, la reine et les jolies princesses sur un somptueux char allégorique tout illuminé. Quand j'étais petite fille, la parade partait du port et se dirigeait ensuite sur Main Street. Les chars allégoriques apparaissaient comme par magie, à la nuit tombée, sur des barges flottant sur le Mississippi. Avec des feux d'artifice s'il vous plaît! On se rassemblait par milliers pour les voir arriver. Il n'y avait pas d'événement plus grandiose à Memphis.

Lonzie avait à peine cinq ans quand il a demandé à papa pourquoi les gens de couleur étaient seulement les mules au Carnaval du coton, jamais le couple royal ni les princesses. Autrefois, les chars allégoriques étaient tirés par des Noirs attelés par groupes de six. Bien sûr, papa l'avait fait taire. On était là pour s'amuser, pas pour regimber. Mais déjà haut comme trois pommes, Lonzie ne pensait pas comme nous autres. Moi, l'idée que je pourrais être une princesse ne m'a jamais traversé l'esprit.

«Ça vous plairait de manger des *ribs* sur le barbecue?» que j'ai demandé aux deux filles. Tout le monde se gava de *ribs* pendant le carnaval. Mais

avant même qu'elles puissent me répondre, leur mère leur a chuchoté quelque chose et j'ai compris à la tête des gamines qu'il n'y aurait pas de fête pour elles ce soir. La pauvre dame n'avait qu'une envie, j'imagine, après ce long voyage : se mettre au lit. Surtout qu'elle n'avait pas l'air solide sur ses jambes.

M. Bailey a été aussi surpris que moi qu'elle prenne la chambre. C'est à croire qu'ils n'ont pas la télévision ni les journaux au Canada ! Cette sombre journée où l'on a tué notre berger. Son précieux sang versé pour nous sur le balcon, juste devant la chambre 306. Personne n'a voulu la louer après. Sauf qu'elle n'aurait rien trouvé ailleurs en ville, c'est certain.

À part leur accent, je n'ai rien remarqué de spécial. Une mère comme une autre, avec ses enfants. L'aînée n'est pas souriante ni causante. La plus jeune a de grands yeux, presque trop grands pour son visage. C'est étrange, mais elle me fait penser à moi-même à cet âge.

Dès qu'un nouveau venu se pointe au motel, je me fais un devoir de repasser dans ma tête les photos et les portraits-robots que j'ai vus dans les journaux ou à la télévision. On peut se défriser ou se faire pousser la moustache tant qu'on voudra, mais on ne peut pas changer le visage que Dieu nous a donné. Le Lorraine a déjà eu sa part de soucis et on n'est jamais trop méfiants. Ça grouille de types paumés à Downtown, comme les prisonniers que Shelby County relâche dans la nature avant la fin de leur sentence, faute de pouvoir les garder tous en dedans. Et qu'ils se débrouillent après pour trouver du travail ! Le cours du coton est au plus bas et on n'embauche plus au port comme autrefois, alors ces types errent dans le quartier comme des âmes en peine.

Quand je pense que Lonzie était un si gentil petit gars.

Tuer le temps

1977

[Georgia]

Il fait diablement chaud à Memphis. Dès le coup de midi, on n'entend plus aboyer un seul chien. Les vers de terre sont secs comme des lacets de bottines sur l'asphalte du parking.

La piscine du Motel Lorraine est vide, malheureusement, vu que l'eau a fui par la méchante crevasse qui zigzague au fond du bassin. Et pas l'ombre d'un arbre pour nous protéger de ce soleil d'enfer ! Des employés de la Ville de Memphis les ont tous coupés au lendemain de l'assassinat de Martin Luther King. C'est Jacqueline, la femme de chambre, qui me l'a raconté. Et un arbre met une éternité à pousser.

« On est foutues », a beuglé Lou en donnant un coup de poing dans les bandelettes de plastique de la chaise où nous sommes perchées pour ne pas nous brûler la plante des pieds sur la mer de béton qui nous entoure.

On a quitté Montréal en pleine nuit quand notre mère a décidé qu'il était temps de partir. Lou n'était pas d'accord, mais notre mère ne discute plus avec ma sœur.

Elle nous a permis d'emporter seulement l'essentiel et ses disques d'Elvis. Je ne suis plus un bébé, alors j'ai laissé la loque de soie rouge que je traînais partout. Lou a dû abandonner son chat. On ne sait jamais s'ils accepteront les animaux : au motel, c'est pas comme si vous étiez vraiment chez vous.

Notre mère a fait osciller son pendule au-dessus de la carte pour connaître notre destination :

Memphis, Tennessee. On est montées toutes les trois à bord de la vieille automobile qu'elle avait négociée ferme et payée le prix qu'elle avait en tête, pas un *cent* de plus. C'est mal de jeter l'argent par les fenêtres.

Pendant des heures, on a roulé vers le sud. Lou faisait la gueule, tournée vers la portière pour ne voir personne, surtout pas notre mère. Elle lui en veut à mort à cause de son chat. Assise sur la banquette arrière, j'avais envie de chanter pour tuer le temps, mais c'était vraiment pas le moment.

Depuis quelques jours, Lou porte un blue-jean très serré sur elle, alors qu'une robe comme la mienne ferait bien mieux l'affaire avec cette chaleur. Il est tellement étroit qu'elle doit s'allonger pour l'enfiler ! Elle attend que notre mère ait refermé la porte de la salle de bains, elle se jette sur le lit, se tortille pour faire passer le blue-jean par-dessus les os pointus de ses hanches et parvient à l'attacher seulement en arrêtant de respirer. Je lui ai demandé avec quoi elle l'avait acheté, vu que je sais qu'elle n'a pas d'argent. C'est Jacqueline qui le lui a donné. Comme la montre-bracelet. Lou m'a juré sur la tête de son chat que Jacqueline avait trouvé le blue-jean et la montre dans une chambre en faisant le ménage. Pour me prouver qu'elle n'est pas neuve, elle m'a fait voir l'usure du bracelet. Elle pense peut-être que je la crois. J'ai dit : « Partie comme tu es, tu vas devenir la reine des menteuses, comme notre mère. » Et se faire dire qu'elle lui ressemble, c'est ce que Lou déteste le plus au monde.

On n'attire pas les clients avec de mauvais présages. Voilà pourquoi notre mère doit mentir. Même si c'est ce qu'elle voit dans les cartes, elle évite d'annoncer au type qu'il va tomber malade ou avoir un accident, sinon on ne reverrait jamais

la couleur de son argent. Vu qu'il faut bien manger, elle lui prédit qu'il va gagner une forte somme à la loterie ou croiser bientôt la femme de ses rêves. Le client quitte toujours la chambre le sourire aux lèvres et revient la voir encore et encore.

Elle lit dans les cartes, mais elle ne cause plus avec les morts comme autrefois. C'est même la première chose qu'elle annonce à ses clients. Sauf que plusieurs insistent. Elle a beau dire non, ils la supplient d'une petite voix geignarde qui n'est plus leur voix d'homme : « S'il vous plaît, madame Sonia... » Je la fais rire aux larmes en imitant chacun parfaitement.

Jacqueline lui a dit que le propriétaire du motel désapprouvait son commerce dans la chambre. Il le tolère seulement parce que personne d'autre ne veut louer la 306 et que les affaires doivent rouler malgré tout. C'est dire qu'on n'aurait jamais pensé le voir s'amener à notre porte, un billet de dix dollars entre les doigts. Sonia l'a invité à s'asseoir, avec cette chaleur qui vous scie les membres. Il a pris place à côté d'elle sur le lit et j'ai vite pigé ce qu'il cherchait : qu'elle parle avec sa défunte épouse. Il y a neuf ans, la pauvre Loree Bailey a eu une attaque en apprenant que le révérend King venait de se faire descendre dans leur motel. Jacqueline aussi y était. Elle m'a tout raconté. Elle a entendu le coup de feu. Les amis du révérend King se sont jetés sur son corps gisant au sol, mais il était trop tard. Une fois tout le monde parti, Jacqueline a vu le frère de M. Bailey balayer le balcon et mettre le sang dans un pot de confitures. « Cette sombre, sombre journée », murmure-t-elle en fermant les yeux derrière ses lunettes.

Pendant qu'il racontait ses malheurs en agitant son billet de banque pour se rafraîchir, je

m'efforçais de regarder ailleurs. C'est impoli de fixer un client comme le ferait un chien avec un morceau de viande. Notre mère est restée de marbre même si on avait drôlement besoin de cet argent. Elle a dit à M. Bailey de ne pas perdre son temps et d'aller en voir une qui le faisait si c'était vraiment ce qu'il voulait. Elle est catégorique : laissons les morts reposer en paix. Il est resté. Il voulait au moins connaître son avenir, avec tous les soucis qu'il a en ce moment. En faisant tinter ses bracelets, notre mère a glissé le billet de banque sous l'élastique de sa jupe fleurie et a pris son paquet de cartes à côté du poste de télévision. Elle nous a fait son signe de tête. Lou et moi, on est venues tuer le temps à la piscine.

1977. Sonia fuit Montréal pour Memphis avec ses deux filles. Elles se réfugient au Motel Lorraine, où fut assassiné Martin Luther King.

L'impétueuse Lou et sa sœur, Georgia, profitent de ce séjour à Memphis pour sortir de la clandestinité imposée par leur mère. L'une avec son corps de rêve et l'autre avec sa voix d'ange, elles se montrent déterminées à faire leur place au soleil.

Alors que se préparent le Carnaval du coton et le concert de la Pentecôte, les organisateurs des deux événements se disputent les jeunes talents féminins de Memphis. Mais que vaudront les ambitions de Lou et de Georgia dans une ville au destin tragique, encore marquée par les divisions raciales?

Dans ce roman émouvant, l'auteure explore la conscience d'une Amérique hantée par son histoire, mais où l'espoir reprend toujours ses droits.



Née en 1966, Brigitte Pilote a été rédactrice, puis recherchiste et auteure dans le domaine de la production télévisuelle. Elle se consacre désormais à l'écriture. Son premier roman, Mémoires d'une enfant manquée, est paru en 2012.